

RACHILDE  
**HISTOIRES  
BETES**

POUR AMUSER

LES

PETITS ENFANTS  
D'ESPRIT

ILLUSTRATIONS  
PAR  
MAX





HISTOIRES BÊTES

POUR AMUSER LES PETITS ENFANTS D'ESPRIT







RACHILDE

---

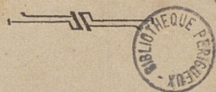
# HISTOIRES BÊTES

POUR AMUSER

LES PETITS ENFANTS D'ESPRIT

---

35 Illustrations par MAX.



PARIS

RENÉ BRISSY, Éditeur

9, RUE DE LA FIDÉLITÉ, 9



PZ 15346  
Rév  
101030



A MA MÈRE







## DÉDICACE~PRÉFACE

---

Un jour que maman m'avait punie, je lui dis, de toute la hauteur de mes huit ans : « Quand tu seras petite et que je serai grande... je te fouetterai !... »

Je n'ai guère grandi.

Maman n'a pas voulu rapetisser.

Je ne puis donc tenir ma promesse, mais, en souvenir de cette menace irrespectueuse, je dois une amende honorable.

Je dédie ce livre à Celle qui, très justement, me punissait, quand j'avais huit ans, pour les grosses sottises que je fais à l'heure présente ; je le lui dédie n'ayant pas de petits enfants qui puissent le lire assis en rond autour de moi.

Et j'espère que, dès que cette chère maman l'aura lu, ce livre deviendra sage !...



*Est-il, du reste, parmi tous les bébés du monde, pureté plus pure, grâce plus gracieuse et plus angélique beauté que ma mère?...*

*Non vraiment, mes petits amis, c'est pour cela que vous me pardonnerez de penser à elle avant de penser à vous.*

*Votre camarade,*

RACHILDE.



# Réflexions d'un bon Chat

— 88 —

*A Monsieur Titi.*



On m'a acheté trois francs dans le marché aux oiseaux, à Paris. J'étais, parmi ces petites bêtes emplumées, comme un saint devant un mur.

J'avais les yeux clos, les pattes étendues et, quoique bien jeune encore, je résistais à toutes les tentations, je dois ajouter que j'étais en cage aussi.

Depuis ce temps, je n'ai jamais trop compris de quelle façon, nous les chats, nous avons à juger nos situations vis-à-vis des serins. Sont-ils libres dans leurs prisons, et sommes-nous emprisonnés dans notre liberté, voilà ce que je ne puis



encore bien m'expliquer ! Mais je ne profite pas du doute pour les torturer.

Je suis plus noir que diable. Je crois pouvoir affirmer que je suis un *bon chat*.



Les petites filles griffent, mordent, bondissent, vont jusqu'à jurer. Pff !... Pff !... Moi pas !...

J'aime beaucoup ma mère adoptive, qui est une demoiselle d'humeur presque tranquille, très jeune, très aimable. Je me plaindrai, cependant, de l'exiguïté de son logis. Je suis obligé de grimper sur le haut de son armoire à glace, pour faire certaines choses qui ne doivent pas se... voir, et je préférerais un joli coin de jardin où je m'occuperais un peu d'agriculture. Mais nous savons nous entendre, sauf ce détail. Ma jeune maîtresse me nourrit passablement, à part la soupe grasse, que je n'aime pas et qu'elle veut me forcer à manger, je trouve le menu suffisant. La viande saignante est rare, l'aile de poulet n'est pas pour moi... Je ne réclame guère et j'attends tout de sa justice, seulement, je ne pense pas que ces réflexions la toucheront et qu'elle reviendra sur son idée première, qui est de garder l'aile du poulet, tandis que je croque des os impossibles.

Je suis fort patient; je ne volerais pas pour la couronne de notre grand roi Rominagrobis.



Je voudrais aussi jouer de temps en temps au milieu des serins, qui sont venus de compagnie avec moi. Ils chantent très haut, ces serins-là, je désirerais leur donner quelques leçons de *silence complet*. Oh ! sans leur faire le moindre mal. Ma maîtresse, en outre, ne me laisse pas assez fureter dans ses papiers que j'aperçois toujours épars sur sa table. Cela me vexe assez profondément, j'aime à m'instruire et n'ai pas peur d'un brin de philosophie humaine. Entre nous, je crois que ma maîtresse, Mademoiselle Dextravague, ne sait pas que la philosophie consiste à hausser les épaules sous une robe de velours, ainsi que nous le faisons, nous, les chats de société. Je la vois pleurer, je la vois rire, sans aucun motif ! et puis elle se met, tous les matins, le nez dans une cuvette remplie d'eau, ce qui est atroce à penser,



puis y trempe ses bras, ce qui donne du froid à l'âme !...

Donc, je voudrais glisser dans ces fameux papiers une à deux notes, au sujet de la toilette et de l'éducation. Au moment de dîner, elle n'est pas souvent là ; je baille, je m'étire, je regarde la



porte, je frotte mon dos contre les chaises et je m'assure, en touchant les aiguilles de son réveille-matin, qu'elle est en retard.

La politesse se doit aux chats de bonne maison comme aux grands seigneurs.

Je m'appelle *Sans-Frousse*, ce qui signifie, dans le quartier qu'habite Mademoiselle Dextravague, *Sans-peur*. Pour être aussi *sans-reproche*, je dirai que je ne réponds pas toujours à l'appel de ce nom, parce que si elle prenait l'habitude de me voir accourir au premier cri, elle ne me chercherait pas dans tous les escaliers de sa maison, ce qui me donne une réelle importance aux yeux des voisins !...



Nous allons faire quelquefois nos provisions ensemble, je me mets dans un panier de Nice et je vais acheter mon dîner, je choisis, je flaire, je goûte. J'ai un faible pour le *mou* frais... il faut qu'il soit très frais et qu'on me le coupe par petits morceaux.

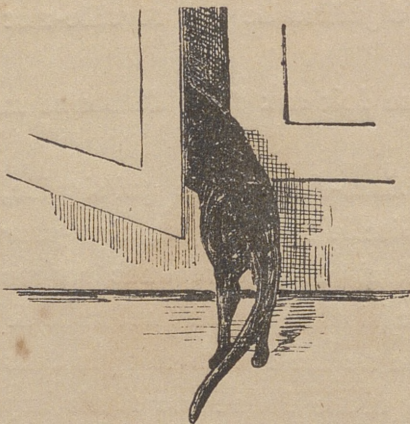


Dans la rue, on me connaît. Tout le monde s'écrie : « *Oh ! qu'il est noir !* » Je suis en effet d'un noir intense, et depuis mon entrée chez Mademoiselle Dextravague, la nuit tombe une heure plus tôt qu'auparavant...

J'ai les yeux verts et les moustaches longues. Je suis le plus beau et le meilleur des chats !...

Si j'ai griffé ma maîtresse de temps en temps, c'est qu'elle a la triste monomanie de retirer sa patte quand elle sent que la mienne pique un peu. De là, des éraflures très regrettables !...

Je vais, avec elle, tous les matins à la poste pour faire partir *notre* courrier. Les employés me caressent, je leur donne un *ron-ron* poli et flatte, de ma queue, les plumes de leurs encriers. Puis nous allons rendre visite à une dame qui m'offre toujours quelques bribes exquises ; d'ailleurs, je vais les chercher moi-même



dans son buffet, et si je prends ma part un peu plus grosse, c'est pour lui prouver que je ne doute pas de sa bonne volonté à mon égard !... Je suis un bon chat, moi, vous savez !...

Je me couche tous les soirs sous l'édredon, je me mets à mon aise et fais cent tours avant de m'installer définitivement. Chacun



se doit au voisin !... Si ma maîtresse trouvait que je la gêne, je lui expliquerais qu'étant plus grande que moi, elle prend plus de place et que par conséquent elle *doit* me laisser la *qualité* des endroits, puisque je lui laisse la *quantité*. Chacun s'arrange dans la vie, n'est-ce pas ?

Je suis très nerveux, je rêve souvent que je vois une souris en deuil, pleurant ses pauvres parents morts à la guerre... et je m'attendris... je miaule, je pousse des gémissements de condoléance... alors, je réveille ma maîtresse, qui m'appelle : *chat de gouttière* ! Dans mon indignation, je quitte mon édredon et vais dire un mot de mes douleurs aux serins endormis... il en résulte un tapage affreux, qui fait rentrer ma mère adoptive en elle-même et elle vient me chercher pour interrompre la conversation nocturne.

Heureusement, car j'ai très froid, moi, quand je suis réveillé en sursaut.

Je lui pardonne et je reviens sous l'édredon... pour recommencer ma petite course dès le premier rêve douloureux.



Je serais, malgré ces misères, un chat très content si je pouvais tuer la bête qu'elle a posée sur sa cheminée et qui



fait *tic-tac* jour et nuit ! je l'ai précipitée onze fois sur le tapis et jamais je n'ai vu une goutte de sang !... Il y a des bêtes qui ont la vie bien dure !...

Enfin, je tâche de l'oublier !...

J'ai un an passé, je pense demeurer ici jusqu'à ma mort, à la condition que ma chère maîtresse voudra introduire le plat de poisson dans son ordinaire, *très régulièrement*.

Je saisis l'occasion d'une absence assez longue de celle qui écrit sur cette table pour prendre la plume à mon tour et lui adresser, en une phrase, le témoignage de ma profonde philosophie :

— J'aime beaucoup ma mère adoptive, malgré ses nombreux défauts...

Je suis un si *bon chat* !...





## Nénette

---

Dans le jardin de ma tante il y a une haie, dans cette haie un trou rond comme les chiens volontaires en font quand ils veulent passer *quand même*.

Ce trou rond me préoccupait beaucoup depuis quelques



jours. Maintenant, je suis en train de le faire boucher, parce que je ne veux plus qu'il donne passage au pauvre petit chien que je vais vous peindre... et, ce maudit trou ne préoccupera plus personne !...



C'est Nénette qui passait par là.

Nénette a cinq ans, plusieurs pouces de haut et un air chinois absolument étrange, d'abord parce que Nénette est une petite fille française et ensuite parce que son papa et sa maman ne sont pas Chinois!...

Elle a deux yeux retroussés, un petit nez tout épaté, une bouche fendue comme un grain de groseille trop mûr, et des cheveux jaune citron.

Nénette n'est pas jolie; par dessus le marché, elle a un gros chat qui la griffe des pieds à la tête.

Mes cousins sont tous grands, beaux, bruns, pas griffés, très hardis.

Quatre gaillards superbes (deux filles et deux garçons). Mais voilà, ils sont tous plus mal élevés que le chat de Nénette. Ils cassent les poiriers de ma tante, foulent ses gazons, détruisent ses bordures, arrachent ses pivoines et poussent, tous à la fois, des cris infernaux.

Le jardin est magnifique, seulement, de mémoire de jardinier, il n'a jamais rien produit du temps de la bande dévastatrice, et ce temps est tout l'été.

Nénette, la voisine, a un petit jardin *en angle*, c'est-à-dire que lorsqu'on s'y promène on a les deux coudes sur les deux clôtures, deux haies, dont les racines mangent peu à peu le reste du terrain. Il y vient du persil, des violettes, une salade et trois roses.

Les araignées tendent des toiles tellement épaisses d'une haie à l'autre que la pluie ne peut atteindre la salade (d'ailleurs les chenilles finissent la dernière feuille au moment où j'écris). Alors, il n'y a guère à contempler que les roses. Nénette en était très fière.

Les parents de cette petite sont d'anciens concierges; ils ne jardinent pas, le père seulement tire, de loin en loin, les liserons qui étouffent le plus grand des rosiers; cela lui rappelle le cordon de sa loge. Et puis la mère appelle Nénette, qui se sauve,



car Nénette se sauve toujours. Elle va passer par le trou rond...  
et bonsoir, pas plus de Nénette que sur la main!...

La petite va rejoindre les quatre grands. C'est son unique joie,



son plus précieux bonheur, son plaisir le plus parfait. Elle serait très bien dans son *petit angle* à faire la *dame* ou à jouer à la *souris verte*... mais point; Nénette ne rêve que cette fugue par le trou en question. Elle arrive, l'air soumis, le tablier sale et son chat dans les bras. Les quatre grands jubilent parce que Nénette étant en faute ils peuvent la faire enrager sans courir les risques d'un blâme. Le chat se sauve. Alors Nénette suit, riant de son rire chinois et silencieux. Ils lui font faire toutes leurs sottises. C'est elle qui arrache les fleurs convoitées, vole les fruits défendus, casse les vitres de la serre, met le sable des allées en un seul tas. C'est Nénette qui assume toutes les responsabilités. Vous croyez qu'en récompense de ces horreurs on lui donne quelque chose? Jamais une miette





de tartine!... Et elle ne se plaint pas. Quand on joue au *furet*, elle est en dehors de la ficelle et elle attache un cordon, qu'on lui prête par charité, à une chaise, tout près des autres, et elle fait courir ses mains comme les autres, mais, naturellement, sans jamais attraper l'anneau, puisqu'elle n'en a pas, et elle chante d'un petit ton triste : « Il court... il court, le furet du bois, Mesdames !... »

Quand les grands jouent à cache cache, elle cherche ses poupées qu'elle cache elle-même parce qu'elle est trouvée trop petite pour jouer avec les autres.

On la trouve toujours trop petite, du reste, excepté pour les inventions dangereuses !

Puis on lui dit : « Va chercher ton chat ! » Elle va le chercher



tout de suite, et on se met à le lui torturer de mille façons ; on a été jusqu'à le lui pendre par la queue. Elle n'a osé rien dire.

« Va chercher tes trois roses ! » Elle va les cueillir sans un



regret, elle les apporte et on les lui effeuille devant le nez. Elle ne souffle pas.

« Va chercher ta belle poupée. » Elle apporte sa belle poupée et on en fait un massacre des innocents (à un personnage) sans qu'elle verse une larme. Elle est si bien dans ce monde inconnu des quatre grands ! Une fois, elle a pleuré, on s'était enfermé dans la serre et elle était dehors assise sur une potiche renversée.

C'est là que j'ai fait connaissance de Nénette.

— Qui es-tu, petite ?

— Je suis le petit torchon !

— Comment... le... oh !...

— Ils m'appellent comme ça. » Et elle riait de nouveau de son rire chinois.

— Que veux-tu ?

— Rien !... Je m'amuse !

— A quoi ?

— Je joue au... (elle hésitait comme prise de vertige devant l'immensité de sa satisfaction.) Je joue à *la petite fille qui ne joue pas* !... » Et elle fit un gros soupir de bonheur. Elle était réellement très heureuse. Moi, j'ai tiré l'oreille de mes cousins avec une colère qu'ils ne s'expliquent encore pas, et je fais boucher ce trou rond, dans la haie. Ils ne la martyriseront plus... Mais, voilà..., elle est là-bas qui pleure au milieu de *son angle* ; elle me maudit, et c'est eux qu'elle adore !...

N. B. — Mimi, vous qui êtes jolie, pas chinoise et très gâtée, si vous pouviez me dire ce qui se passe dans la cervelle de Nénette, vous me feriez bien plaisir !...

---







## Fifi-le-Décidé

*A un petit roi.*

Cuic! Me voici!... je me présente!... Le bec prêt au combat, la patte en avant, l'aile en éventail!... je suis le Merle blanc!



Je suis Fifi-le-Décidé!... Un oiseau des plus rares! Un oiseau qui sait tout et qui a tout vu!...

Depuis que je suis tombé du haut d'une mansarde, sur l'épaule de ma bonne maîtresse, M<sup>me</sup> Sérieuse, je fais la pluie et le beau temps ici. On me regarde comme le roi de la création!

D'abord la vie s'annonçait mal; né d'un moineau pauvre et d'une linotte riche, j'avais été adopté par un jeune musicien venu d'Italie, à pied, jusqu'à Paris. Il me faisait manger de l'oignon cru à mon déjeuner et de l'oignon cuit à mon dîner!... De temps en temps, une mie de pain trempée dans du vin à cinquante centimes le litre.

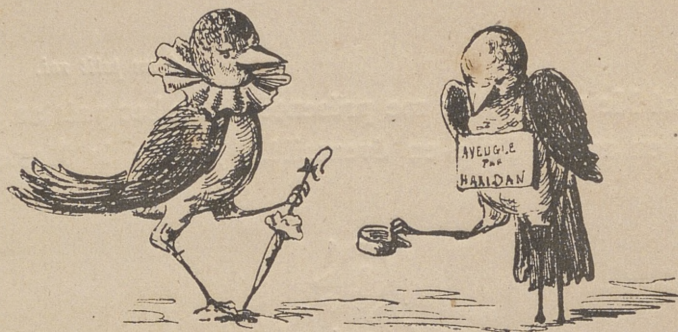
J'étais désespéré.

Je me sentais digne d'un autre sort.



Et, un beau matin d'été, je me suis précipité dans la brise des aventures, une brise qui passait justement.

Je choisis, de loin, l'épaule de cette dame entre mille épaules



parce que cette dame avait un grand nez. Tous les musiciens ont un grand nez, et j'aime beaucoup la musique lorsqu'elle est dépouillée de l'oignon cru !...

Désormais j'étais quelqu'un.

C'est-à-dire, *Fifi-le-Décidé*, un oiseau avec lequel on prend des précautions oratoires et des mitaines fines !...

Du reste, à ma seule apparition, ma bonne maîtresse, M<sup>me</sup> Sérieuse, a perdu la tête !

Oh ! il n'y a pas à faire des rires en dessous !... Ni à chercher à me mettre un grain de sel dessus... c'est comme ça .. j'appelle en champ clos tous ceux qui voudraient me prouver le contraire !...

On ne bouge plus ?

Bien !... Je suis content de vous et je vais continuer :

Madame Sérieuse a une belle cage remplie de mangeoires anti-ques et de godets peints en couleurs. Des grappes de mil pendent de tous les côtés, et plusieurs portraits d'oiseaux célèbres sont accrochés aux barreaux. De ci, de là, des objets d'art tels que des échaudés sculptés venus des Indes, une serinette géante faite en



dents d'éléphants et des nids en duvet de canards. Je connais tout, j'use de tout.

Ma cage particulière reste ouverte et je peux faire mes études à mon aise.

Vous savez, moi, je suis un oiseau instruit, et si ce n'était mes



leçons de musique, je ferais une révolution aussi facilement que je donne ce coup de bec à cet os de seiche!...

Alors, je ne perds pas un coup d'œil de tout ce qui se passe autour de ma plume!...

Je suis, d'ailleurs, taillé pour le combat. Je pèse une once, mon dos est brun, mon ventre gris et j'ai un petit rabat noir du plus incroyable effet, sous le cou.

J'entends dire par tous les arrivants que je suis un oiseau des Iles. Il se peut... Pourquoi un moineau et une linotte ne seraient-ils pas des Iles!... Il n'y a qu'à se donner la peine de naître là-bas!...

Je chante d'une façon particulière : j'imité d'abord le pinson, puis la fauvette, et enfin je reviens, avec des transitions chromatiques et savantes, au simple *cuic*... *cuic* des autres moineaux du dehors!

La première fois que j'ai chanté un petit air de ma composition, ma maîtresse est allée chercher M<sup>me</sup> Lantin, sa concierge,



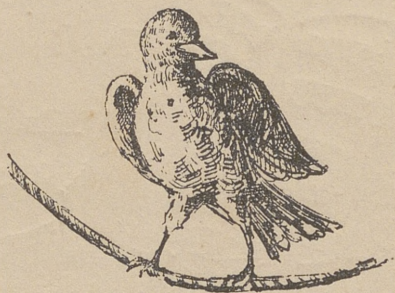
pour qu'elle ait à témoigner en justice de la pureté de ma voix, si jamais un insolent se permettait d'en douter.

Elle ne plaisante pas sur ces choses-là, ma maîtresse!...

M<sup>me</sup> Lantin, sa concierge, a juré de dire la vérité, toute la vérité.

Nous sommes tranquilles.....

(Dites donc, vous, le bébé blond!... Avez-vous fini de me rire



au nez... Si je quitte mon perchoir, je vais vous cribler de coups de bec!.... Ah! mais!...)

Là..., soyez calme!... Quelquefois, assise devant la serinette géante, M<sup>me</sup> Sérieuse me joue un morceau et, dodelinant de la tête, roulant des yeux, je bats la mesure, car, entre nous, elle est moins forte que... ma méthode, sa méthode!

Elle fait des tas de choses inutiles avec ses doigts, et elle n'ouvre même pas la bouche.

Quelle pitié!... Au lieu de filer de beaux petits sons très aigus, les uns après les autres, elle chante tout à la fois.

Déplorable!... J'ai besoin d'y veiller, allez! Cela me donne un mal affreux!...

Ensuite, elle se met à coudre quelques ailes de rechange et à préparer des huppes de plumes neuves pour les jours de longs vols.

Et je prends la peine de compter ses points, d'apporter son fil, de trier ses aiguilles.

Elle n'a pas un ordre excessif depuis que nous vivons.



ensemble.... Je trouve souvent des timbres-poste et de la ficelle avec les pelotons de laine. Je vais tout fourrer dans un pli de rideau, connu de moi seul, pour lui simplifier la besogne.

Le soir, je dîne à côté d'elle. Mon couvert est mis dans sa main, et quand je suis pressé, je pique ma miette de choix dans le plat servi chaud.

Puis je bois dans le même verre, soit du vin pur, soit de l'eau sucrée.

Je couche sur son traversin pour pouvoir la réveiller de bonne heure, et nous chantons, dès l'aube, un petit duo *qu'elle commence à savoir passablement....*

Je me baigne, elle se peigne... Nous sommes heureux.

(Qu'est-ce que vous avez à me regarder en riant, vous, la petite fille brune?...)

J'ai été malade. Elle m'a fait soigner par un docteur expérimenté qui a prétendu que j'avais la *pépie*.

Et alors, comme c'était la *mue*, je me suis guéri tout seul.

Il y a bien un point noir!... C'est la fille de cette pauvre M<sup>me</sup> Sérieuse, une pie-grièche qui apporte son chat deux fois par semaine en disant : « Maman, *s'il est mort*, voici le corbil-



lard!... » Mais je la bats si dru, que cette horreur d'enfant mal perchée est obligée de remiser son chat dans un coin. Dès qu'elle me fait ensuite une politesse je me retourne, et....

Maintenant, resterai-je longtemps ici?... Les passions poli-

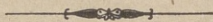


tiques ou l'amour de l'art me prendront-ils à mon nid d'adoption ?  
.... Laissez-moi réfléchir à cette question!...

.....  
Eh bien ! non, je ne m'en irai pas, voyez-vous, car M<sup>me</sup> Sérieuse  
et moi nous sommes liés par la douceur d'une même pensée :

Le ciel !

Et c'est si rare de penser, quand on est deux, à la même  
chose!..... Cuic!...





## La Mort d'une Poupée

*A Mademoiselle Hélène.*

Ce jour-là, sans trop savoir ce qui nous arriverait, nous errions dans la maison, le cœur tout oppressé par une joie vague.

Mon frère me disait souvent à l'oreille :

— Il sera peut-être en bois!...

Je le regardais sans comprendre, car je pensais :

— Pourvu qu'elle ait une robe solide et qu'on puisse la déshabiller !

Lui, il espérait un fusil; moi, je rêvais une poupée.

L'oncle devait venir : c'était certain, il n'y manquait jamais.

Cependant nous nous faisions des terreurs folles.

— Oh ! bégayait Carlo, si le premier de l'an n'était pas pour aujourd'hui.

— Oh ! répétais-je, en lui serrant les bras, si l'oncle tombait par terre, ça glisse tant ! s'il cassait tout!...

Nous ne nous imaginions pas qu'il pût lui-même se casser quelque chose. Hélas ! le jardin brillait de givre comme un grand étalage de sucre candi ; et puis, dans les allées, il y avait une poudre de neige fine, qui vue derrière les vitres, nous faisait venir l'eau à la bouche.

Papa écrivait près de la cheminée du salon ; dès que nous approchions, il criait chut ! en reprenant de l'encre. Nous n'osions plus taper des pieds et nous poursuivire au fond du corridor. Il nous avait appris qu'il écrivait de beaux souhaits à ses amis et qu'il ne fallait pas effrayer ses idées. Alors nous nous amusions à



attendre : Un drôle de jeu qui nous donnait des frissons chaque fois qu'une porte grinçait.

Carlo ne comprenait rien aux lettres ; moi, j'étais préoccupée des idées de papa ; je me figurais voir sur son bureau un tas d'oiseaux prêts à s'envoler au moindre bruit et je me serai bien gardée d'ouvrir la fenêtre.

Un instant Carlo se dirigea vers la cuisine, puis il revint en disant très bas :

— L'oncle ne vient pas !

— Eh bien ?

— J'en ferai un avec le manche du balai !

Il avait l'air résolu.

— Un quoi ? ripostai-je vivement.

— Un fusil !... Tu verras. J'y collerai du papier et un morceau de ta montre en fer blanc, tu sais ?



— Non ! la montre est à moi !

— Ah ! je te la prendrai.



— Non !

— Je la veux !

Nous élevions la voix à côté du bureau ; nous nous regardions les yeux dans les yeux, crispant nos poings.

— Sacrebleu !... les enfants, grommela papa, mes idées se perdent : ce n'est pas facile d'écrire ces satanées lettres !

Je me tus et poussai mon frère en baissant malgré moi le front à cause des idées qui s'échappaient au-dessus de ma tête et dont je croyais sentir les ailes.

Soudain un gros coup de cloche retentit.

— L'oncle, fit papa tranquillement.

Carlo courut en avant ; moi, épouvantée par ce bonheur qui me tombait à la fois dans les oreilles et dans le cœur, je demeurai immobile, les cheveux raides.

L'oncle entra. Il nous parut gelé, mais il tenait son sac, et ça faisait des bosses tant il y avait d'affaires dedans.

Carlo tira le sac en poussant des clameurs terribles ; je fis une révérence : il me semblait qu'avec un peu de politesse la poupée serait plus belle.

L'oncle nous embrassa en secouant sur nous les perles de sa longue barbe, puis il nous mit à la porte ; nous savions bien ce que cela voulait dire.

Dans l'ombre du corridor, Carlo et moi nous nous égratignons de plaisir :

— Elle aura une robe bouffante, balbutiai-je, en ravageant les cheveux frisés de Carlo.

— Il aura deux chiens, comme celui de papa, hurlait Carlo, me mordant l'épaule.

La servante sortit de la cuisine pour savoir ce que signifiait tout ce train ; elle portait avec elle une bonne odeur de sauce.

Je tremblais, je sautais à la pensée que ma poupée mangerait



le soir dans mon assiette; je la voyais assise sur la table et se léchant les doigts.

Carlo, pour se calmer, demanda un morceau de pain trempé, mais la porte se rouvrit; nous entendîmes un gros rire. Papa se frottait les mains; il avait lâché ses idées et arpentait la chambre, répétant :

— Vont-ils être heureux ! Vont-ils être heureux, ces marmots !

— D'abord les demoiselles ! fit l'oncle en contenant mon frère qui me bousculait.

Il me mena devant un fauteuil, tandis que Carlo, sans rien attendre, se précipitait à quatre pattes sur le fusil qui gardait mon trésor.

Oui, la poupée était là : une joufflue tout en chemise dont les bras se tendaient à petite mère.

Je ressentis une telle commotion que je faillis tomber sur mon frère encore à quatre pattes.

— Tu lui feras des pantalons, dit papa, attendri par cette nudité rose.

Il oubliait que les poupées sont des femmes.

Mon oncle ajouta :

— Non, une grande robe ! Tiens, tu couperas dans les rideaux.

Et il me désigna les mousselines des fenêtres, riant toujours.

Moi, je n'osais la toucher; j'étais trop saisie par cette maternité qui m'emplissait le cœur.

Une fille ! mon Dieu !... J'avais une fille ! Une fille toute nue, toute glacée, toute ahurie, qu'il me faudrait rhabiller, réchauffer, rassurer. Allez donc vivre en paix une seule minute.

Brusquement, je repoussai mon frère, et, sans penser qu'il pourrait la briser, je lui criai :

— Tu lui feras mal !

Après la distribution des remerciements et des baisers, Carlo



emporta son fusil, j'emportai ma fille. Il était soldat, moi j'étais mère.

C'était une chose accomplie. Nous serons sérieux le reste de



notre existence. J'arrondissais mes bras sous le petit corps, lourd à force d'être potelé, je la pressais doucement en me penchant, et je mettais la moitié de mon regard dans le sien. Nous nous admirions mutuellement. Elle avait des cheveux blonds, doux comme de la soie, moi, j'avais une perruque bouclée comme de la laine de



mouton ; elle avait une prunelle bleue, transparente, et moi j'avais des yeux de faïence ; elle avait des joues pâles et moi un teint de porcelaine : c'était mon portrait vivant, quoi!...

Carlo faisait l'exercice, soutenant respectueusement son fusil avec un sarrau pour ne pas en ternir la crosse luisante ; en attendant le coup, il clignait les paupières.

— Attention, criait-il.

Et vite je pressais les oreilles de ma fille pour qu'elle n'entendît pas le bouchon contre le mur.

J'avais trouvé ses oreilles à la même place que les miennes, ce qui augmentait notre ressemblance.

Au dîner, Carlo accrocha le fusil derrière sa chaise et me dit d'un ton pénétré :

C'est pour les chats, tu comprends ! Ils viennent manger ta fille. Pif ! Paf ! Je les flanque morts sous la table !

Par reconnaissance, j'embrassai mon frère pendant qu'on m'attachait ma serviette.

Papa et l'oncle causaient à voix basse ; nous, nous ne disions rien, mais c'était bien intéressant tout de même, parce que ma poupée, assise sur la nappe, avait les pieds dans la sauce, et que Carlo tirait les chats par la queue pour les mieux viser.

— Elle rit ! murmurai-je, émerveillée.

Mon frère se cambrait.

— C'est de me les voir tous carabiner, répondit-il fièrement. Et il lui passait des miettes.

Au dessert, n'y tenant plus, nous descendîmes de notre chaise pour jouer ; nous fîmes le tour de la table pendant une heure ; moi, je faisais la maman, lui, le colonel, et les chats faisaient les chats. Nous endormions la petite qui pleurait. Carlo, pour la consoler, lui barbouillait la figure avec de la tarte.

On nous envoya coucher de bonne heure, malgré la solennité de cette première naissance. Ça nous était fort égal, car nos jouets



devaient nous suivre. Nous couchions dans une chambre tout en haut de la maison : la bonne la fermait à clef, et là nous dormions le plus possible pour ne pas voir le noir entourant nos deux lits côte à côte. Carlo allongea son fusil sous son traversin ; moi, j'installai ma poupée chérie sur mes vêtements, au milieu de ma chambre, bien arrangés comme un berceau. Je lui mis mon mouchoir jusqu'au menton, puis on souffla la chandelle et la clef tourna dans la serrure. Carlo tomba sur son oreiller comme un vrai plomb : moi, j'étais maman et les mamans ne dorment pas.

Dès que j'avais reçu ce petit être rose, j'avais compris ça.

Aussi, l'œil fixe, je le regardais sommeiller : heureusement qu'une énorme lune brillait dans les carreaux. Le bon Dieu, ayant pitié de ma poltronnerie habituelle, me prêtait sa lampe afin que je n'eusse pas peur en accomplissant mon devoir. Je devins si fière de veiller toute seule dans la grande maison, je me sentis tant de courage que je voulus avoir un peu froid comme ma poupée. Je me découvris les bras.

Sans Carlo, ce gros bête qui ronflait, j'aurais volontiers chanté un refrain de nourrice !

Vous ne vous imaginez pas combien c'était reposant, cette veillée calme et douce, devant une poupée qui dormait. J'étais forte, oh ! mais forte ! J'aurais voulu voir un fantôme, j'aurais voulu tuer un voleur, j'aurais voulu la défendre contre une armée de ces bêtes effrayantes qui viennent des enluminures d'Epinal avec des dents monstres et des pattes ornées de sabres.

Cette lune blanche me lavait le front de sa lumière glacée.

Je comptais sur mes doigts pour savoir combien de minutes emplissaient ma nuit, puis je plongeais mon coude bravement dans le traversin, je soupirais... j'étais bien, j'étais très bien.

Tout à coup un grattement sonore m'arriva à travers la chambre. Un frisson terrible me secoua, j'eus envie de me couvrir



la tête. La lampe du ciel s'était éteinte derrière un mur, je ne voyais plus que les étoiles, mais ces tristes lueur de bougies ne valaient pas la clarté de la lune.

Le grattement continuait. Il me sembla qu'une boule d'ombre se détachait du plancher et s'avavançait vers ma poupée. C'était noir comme du velours, et lorsque ce fut près d'elle, ça fit : Couic !



Je bondis affolée.

— Carlo !



Il se réveilla, morceau par morceau, sortant un bras, écartant une main.

— Quoi ? dit-il enfin tout grognon.

— Une bête, Carlo... deux bêtes, trois bêtes... Ah ! mon Dieu ! il y en a presque cinq.

Il bondit à son tour et se frotta les yeux.

— Mon fusil ?

Je poussai un véritable cri maternel.

— Ça mange ma poupée !

Et je me levai dans mes draps, me demandant si je devais descendre ou grimper le long des rideaux pour ne pas être mangée aussi.

Carlo, épouvanté, examina le plancher.

— Ce sont des rats ! fit-il en grelottant.

Il chercha son fusil.

— Bouge pas, sœur !

Je pleurais, éperdue. Les corps noirâtres passaient et repassaient sur le corps rose de ma pauvre fille ; ils dérangeaient le mouchoir. Le rat, mon Dieu, c'est le loup de la poupée ! Comme elle devait avoir peur ! Ils flairaient sa figure où l'odeur de tarte était restée. L'un d'eux s'arrêta sur un mollet. Elle demeurerait tranquille : son regard d'email reflétait les étoiles et ses bras se tendaient en avant avec une risette.

Les rats grinçaient des mâchoires. Tout de bon, ils la mangeaient ! Elle embaumait le son nouveau ; sa peau était neuve, et les monstres fourraient leurs museaux dans sa poitrine crevée : le son coulait à flots !... Je me tordais les mains.

Carlo vint me rejoindre.

Il s'adossa au lit, tapa des pieds, mais les rats ne se dérangeaient seulement pas.

— J'ai peur qu'ils la finissent, chuchotait Carlo, de moins en moins brave.



— Pourquoi, Carlo ?

— C'est qu'après ils nous mangeront.

Au hasard, il tira le bouchon de son fusil. Quand il fallut aller le reprendre, il n'osa point, car un des assassins grignotait sa balle.

— Marchons ensemble, dis-je avec désespoir !

— Non ! pour ce qui reste de ta poupée, ce n'est pas la peine ! Demain, je trouverai un autre bouchon.

Le son coulait toujours. Ils décousaient toujours la peau.

Il me semblait qu'on me mordait la poitrine. Je leur lançai une bottine, un bas, mon jupon, la casquette de mon père. Si j'avais eu le fusil, je les aurais tous écrasés avec la crosse ! On mangeait ma fille, et j'y voyais rouge, moi, dans cette grande nuit d'hiver.

Carlo eut l'idée de faire le chat : les bêtes reculèrent enfin, et la bande sinistre rentra dans le trou du plancher. Mais il était trop tard : ma poupée gisait inerte sur sa petite couche, la tête retournée, les jambes flasques. Ses pauvres bras se tendaient encore, et rien d'horrible comme ces deux membres roses émergeant dans cette mare de son, de ce tas de peau devenu chaire morte.

Je retournai sa face souriante : elle gardait sa risette, ses cheveux soyeux, ses yeux pleins de transparence d'étoile, mais ce visage impassible avait maintenant quelque chose de si doux, de si navrant, que moi, enfant, j'en eus une émotion de femme !

Je m'agenouillai dans ma longue robe de nuit et cherchai au fond de mon âme à peine éclosée comment pouvait se dire une prière pour la poupée.

Carlo ramassa le son et tâcha d'arranger les jambes : il pleurerait aussi et sa douleur de petit homme était touchante. Il regardait bien son fusil intact ; cependant, il avait un gros chagrin. Il alla se recoucher.

— Je ferai le chat, s'ils reviennent, me dit-il, n'aie pas peur !



Peur? oh! non... Je m'étendis sur ce cadavre rose et déchiré, je collai ma bouche contre ce front de porcelaine, puis j'attendis, toute ensevelie dans cette ombre, que les rats, après avoir dévoré la fille, vinssent dévorer la mère.

Il y avait aux quatre coins de la chambre des meubles allant se profiler sur le mur en silhouettes étranges; la gelée faisait craquer les vitres, et, derrière les vitres, le ciel glissait une à une ses larmes d'argent. La frayeur m'aurait tuée si le sommeil ne m'eût prise au milieu d'un sanglot...

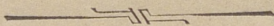
. . . . .

Le lendemain, personne ne voulut croire à l'histoire des rats.

— Les enfants, disait-on, n'ont pas de pitié pour leurs jouets.

Jamais l'oncle ne voulut me rendre une autre fille. Du reste, ce n'est que par la douleur que les poupées sont vos poupées. Jamais je n'en aurais aimé une autre!

On ne voulut pas nous croire, et pourtant, moi, qui vous raconte ces sottises, j'ai le sourire aux lèvres, mais une larme sur la joue. Oui, une larme tout entière pour une poupée. Et lorsque je vois un rat trotter sous une chaise, je vais comme une folle à la rencontre de mon fils, qui a eu hier trente ans sonnés!









## Le Filleul de la Lune

A Nino Melandri, en souvenir de deux larmes versées  
à propos d'une éclipse.

On l'avait trouvé par une belle nuit de Saint-Jean, au bord de la prairie, couché sur le foin parfumé tout entouré de marguerites et de boutons d'or.

Qui donc avait osé jeter là un petit enfant nu ?

Des femmes, en le voyant, en eurent presque peur.

Ce n'est pas bien effrayant, un nouveau-né, mais celui-ci... oh ! celui-ci avait des yeux tout brillants. Il regardait la Lune et la Lune le regardait.

Ses cheveux étaient noirs, son corps verdâtre, son visage pâle. Il remuait doucement, sans crier. Du côté de la meule qui lui servait de berceau, les arbres allongeaient leurs ombres, tordus, échevelés comme des fantômes.

Un brouillard se levait sur l'étang, au fond du paysage, et gagnait peu à peu le sommet de la meule.

Il est connu dans les campagnes, ce brouillard-là. On sait d'où il vient : les fées courent la nuit dans les prés. Elles passent au-dessus des ruisseaux et des mares, laissant traîner des robes légères et les pointes des joncs en gardent les lambeaux. Rien de plus malaisant que ce passage des dames blanches.

Et les femmes eurent pitié du petit abandonné dans les herbes ; elles le prirent, l'emportèrent, tout en détournant leurs yeux de ses yeux brillants.

Un gros nuage, aussitôt, cacha le visage penché de la Lune et



couvrit la prairie de rosée, si subitement qu'on put croire que des larmes tombaient de l'astre mélancolique.

Alors, les femmes chuchotèrent :

« Celui que nous emportons doit avoir la Lune pour marraine!... »

Ce qui signifie, en la langue de la contrée : « Il n'a point reçu le baptême. »

\*  
\* \*

Le village se souvient encore du filleul de la Lune ! On disait



qu'il était fou... Pensez-donc ! Lorsqu'on naît sur de folles herbes, on ne peut que devenir un illuminé.

C'était pourtant un beau petit garçon de quinze ans, mais il ne voulait rien faire !



Il passait son temps à chercher de la chaleur en hiver et de l'ombre en été. Il n'était heureux qu'au mois de juin, quand il pouvait aller, à l'heure des *dames* et de l'*Angelus* du soir, se rouler dans les foins mûrs. Il respirait la poussière odorante qui entoure les menthes sauvages, buvait l'eau qui emperle la mousse et regardait la Lune, sa belle marraine.

On prétendait que c'était elle qui remplissait les yeux de l'enfant d'étincelles vertes.

Chez sa mère adoptive, une pauvre paysanne, le jeune innocent s'était fait un lit de terre sèche et il dormait là tout le jour.

Vint une nuit de Saint-Jean, une nuit bien chaude. Le filleul de la Lune sortit de sa maison, prit une faux à lame fine et se dirigea du côté de sa prairie natale en se disant : « J'aurai meilleur courage à travailler le soir que le matin. Ma marraine me verra et me donnera du cœur. »

Le ciel, cette prairie de la Lune, était semé de marguerites en feu. Le champ était rempli d'étoiles blanches. Au loin, sur l'étang, la robe d'une fée traînait dans les roseaux. Par moments, la robe s'élevait et venait au devant du faucheur.

Le filleul de la Lune jeta bravement sa lame très aiguisée dans les herbes, qui déjà tremblaient de crainte, et il répétait : « Marraine, aidez-moi à travailler pour la mère que vous m'avez choisie. »

Et sa faux, irritée par les longs doigts rayonnants de la Lune, lançait des éclairs verts.

Mais le brouillard montait. Il enveloppa bientôt le jeune garçon, faisant gris ses cheveux noirs. Les fleurs du pré s'amoncelèrent autour de lui comme des jonchées mortuaires, et il répétait toujours, plein d'une ardeur inconnue : « Marraine ! Marraine ! Donnez-moi du courage !... »

Soudain le sol se déroba sous les pieds du faucheur, un froid glacial le saisit, le brouillard léger devint lourd à ses épaules. Sa



perfidе marraine l'avait conduit à l'étang. Elle s'était glissée dans l'eau et elle frissonnait devant lui avec des sourires livides. Il voulut la sauver, le pauvre fou; il crut qu'elle s'était précipitée du haut du ciel et il alla la rejoindre...

L'eau de l'étang ondula un peu sur son corps et ce fut fini!



Au bout de la prairie, à la place même où, quinze ans auparavant, on avait trouvé le filleul de la Lune, un gros ver luisant se mit à scintiller.

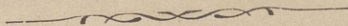
Les paysans du village pensèrent que ce pouvait bien être l'âme



du pauvre noyé, de ce petit garçon né sur de folles herbes et qui avait été, sa vie durant, *un illuminé*.

\*  
\* \*

Je pense, mon cher Nino, que vous savez le nom scientifique du ver luisant et les particularités curieuses de son existence. Mais si vous êtes embarrassé par un détail fantastique de cette légende, adressez-vous à votre papa, le poète; les poètes comme lui expliquent tout!









## Pierrot et Pierrotte

*A Mademoiselle Madeleine.*

On m'appelait Pierrot, on l'appelait Pierrotte. Nous n'allions jamais l'un sans l'autre, nous nous aimions beaucoup. Les deux maisons de chez nous se touchaient et nous avions eu la même nourrice. Nous allions à l'école ensemble avec deux paniers pareils et chacun un morceau du même fromage.

Pierrotte avait la figure ronde et rouge comme une pomme d'api; moi, j'avais la figure ronde et noire comme une pomme de terre. Elle portait une robe de drap luisant qu'on lui avait taillée dans une jupe de sa marraine (elle en avait quatre de ces robes-là! faites dans le même jupon). Moi, j'avais un beau pantalon coupé dans une jambe à mon grand-père. Quand nous partions pour le village, on nous regardait passer! Sans compter que nous pensions et disions toujours les mêmes choses! Elle me poussait le coude :

« Hein? Pierrot... », qu'elle faisait.

Je hochais la tête.

« Oui! Pierrotte... », que je disais.

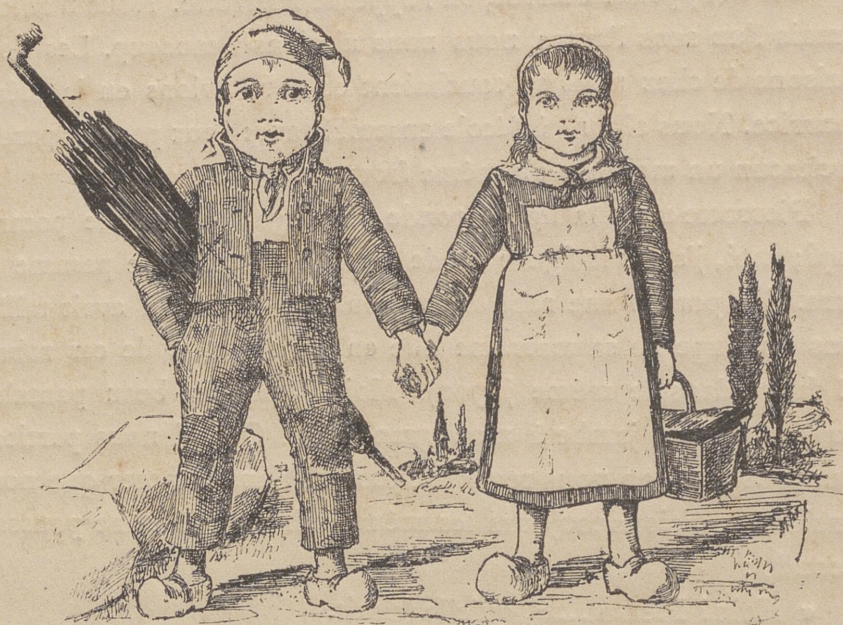
Nous avions donc chaque fois la même pensée.

Par exemple, moi j'avais un parapluie et elle n'en avait pas, ça faisait une grosse différence entre nous. Ah! un beau parapluie qui en valait deux. Lorsque nous étions dessous, nous avions l'air de deux petits melons sous une énorme cloche. En hiver, mon parapluie était bleu, à cause de sa première couleur qui revenait.



En été, il était jaune, à cause du soleil qui le séchait quasi comme une vieille peau de morue. L'hiver je disais : « Pierrotte, je vas te prêter le gros bleu. » L'été : « Pierrotte, je vas te prêter le grand jaune. » Les gens se figuraient que nous en avions un par personne.

Un jour, nous étions partis avec le gros bleu. Le chemin de l'école était plein de neige, le ciel se cassait en petits morceaux sur le dos de notre parapluie : Clac ! Clac !... il en passait parfois à travers les trous. Les arbres étaient raides comme des fourches et



nous étions raides comme des arbres. Ah ! oui, nous n'avions pas chaud ce jour-là ! Pierrotte avait mis sa robe sur sa tête, mais son autre jupon était si court qu'elle se gelait les mollets. Ça me faisait pitié. Elle traînait ses sabots, Pierrotte ! Si elle n'avait pas eu un édredon de bouillie grillée sur le cœur, je crois qu'elle serait encore froide à l'heure qu'il est ; moi je fourrais mes mains dans la



ceinture de mon pantalon : ça me refroidissait l'estomac et ça ne me chauffait guère les doigts.

Pierrotte tenait le parapluie « pour faire l'homme ». Ça m'al-



lait joliment, à cause d'un brin de fer qui brûlait tant il était glacé.

Quand nos maisons furent perdues derrière les taillis du bois, je commençai le jeu.

Faut vous dire que j'avais inventé un beau jeu pour les matins de neige, un jeu qui nous amusait beaucoup. Du reste, j'étais très fort pour amuser Pierrotte.

— Pierrotte, commençai-je, s'il venait un loup !...

Alors elle me serrait le bras avec le manche du parapluie, elle écarquillait ses gros yeux.



— Oui !... s'il venait un loup ?...

Mais elle le disait très bas : c'est ça qui prouvait que c'était une femme. Moi, j'étais un homme, parce que je criais très haut :

— S'il venait un loup, Pierrotte !...

Le jeu c'était de faire peur à l'autre en ayant peur pour son propre compte. Moi, je faisais le cri d'un loup : Heu... eu... eu... ! j'imitais bien ça !...

Pierrotte se cognait contre mon épaule en se cachant la figure ; puis je tapais des sabots pour éloigner la bête, je me baissais en disant :

— Pierrotte ! le voilà qui revient... Ah ! Pierrotte, il va nous manger !

S'il m'arrivait de dire :

— Il va te manger !...

— Je me mettais devant elle pour la défendre, elle fourrait le gros bleu devant moi et nous restions cois, bien serrés, n'osant souffler.

Seulement je me pressais à avoir une frayeur épouvantable à cause du parapluie qu'elle tenait devant ma figure.

— Si le loup était derrière *pour de bon*.

Dam ! ça se pourrait très bien, puisque je n'étais plus *sûr* du contraire ! je me mettais à trembler. Pierrotte, faisant corps avec moi, tremblait aussi, de sorte que nous finissions par être tellement effrayés tous les deux, que nous en pleurions pendant des heures !...

Mais si je disais : Pierrotte ! il va me manger ! — Elle faisait la brave, elle se plaçait en avant : Ah ! méchant loup ! Tu ne le mangeras pas Pierrot ! Non, tu ne le mangeras pas !... — C'est qu'elle était crâne, allez !...

Je la poussais.

Vas-y donc, au loup ! Vas-y !...

Etant derrière elle, je me sentis intrépide, car pour me



croquer, notre loup eût été obligé de croquer d'abord Pierrotte, Pierrotte grasse à point ! Il m'eut dédaigné après un aussi fameux repas. Je poussais donc Pierrotte par les épaules ; elle s'arc-boutait, criait, puis finalement, se retournait en colère et le jeu se terminait par une bourrade. Ah ! que nous nous amusions bien avec notre grosse peur du loup ?

A force de parler du loup, le proverbe dit qu'on en voit la queue. Ce matin-là, nous fîmes mieux que d'en voir la queue. L'affreux animal se montra tout entier.

C'était au fond du chemin creux, où il y avait de la neige par charrettes en hiver : nous enfoncions. Pierrotte avait le bord de sa robe trempé comme au sortir de la lessive.

Je commençai mon refrain.

— S'il venait un loup !...

— Non ! dit Pierrotte. Ça enfonce trop ici !

Je serrai son bras, je mis le gros bleu en avant et nous voilà pataugeant sans rien dire.

De temps en temps, je regardais Pierrette par derrière. Selon son habitude, elle avait sa robe sur sa tête. Ses pauvres mollets étaient rouges comme deux tisons. Pierrotte n'avait jamais de chemises. Ça me donnait un frisson terrible à croire que, malgré la saison, des hannetons me grimpaient dans le dos ?... Pauvre Pierrotte !... si j'avais eu, moi, un jupon si court, je serais toujours resté assis.

Voilà que cette diable d'idée du loup me revient encore.

— Baisse ta robe, Pierrette, s'il venait un loup !... je me figurais que les mollets rouges le mettraient en appétit.

— Non ! dit la petite qui était très entêtée, je ne veux pas du loup.

— Mais, Pierrotte ?...

J'allais lui expliquer mon idée, lorsque le parapluie lui échappa des mains.



— Le voilà, dit-elle éperdue !

En effet, c'était *lui*, j'en restais cloué à ma place.

Il avait une grosse tête velue, brune, sur des pattes sèches, des yeux de braise, des oreilles en pointes de couteau. Seigneur mon Dieu !...

Ma chemise (j'en mettais toujours une, moi) était à tordre, tant je suais en dépit du froid et de la neige. Pierrotte ne pouvait rien mouiller, elle, mais elle était devenue aussi blanche qu'elle avait été rouge. Et le parapluie qui s'en allait ! Il faisait du vent et il tournait sur son bâton gonflé, comme le sont les grandes filles à la danse le dimanche.

Pierrotte disait : Le loup... ou... ou... ou... ou !...

Moi je marmotais : Mon parapluie... uie... uie.

Ça ne pouvait pas durer.

La bête se mit sur son dernier train, juste en face de nous.

— Pierrotte, dis-je en pleurant, donnons-lui notre fromage.

— Oui, fit-elle avec le même sanglot, donne-lui *ton* fromage !...

— Non, donne-lui le *tien* !

— Ah ! mais !... dit Pierrotte, reprenant couleur.

— Ah ! mais !... fis-je à mon tour un peu en colère.

Le loup remua la queue, se purlécha le museau. Il ne fallait pas perdre une minute ! J'ouvris mon panier, j'y pris mon alphabet.

— Attrape ! criai-je ; et je le lançai à la tête de ce loup !...

— Il sent donc le fromage, ton alphabet ? demanda Pierrotte en fuyant avec moi.

— Un peu... la couverture est sale. Et puis je ne sais pas ma leçon. J'aime mieux qu'il le mange !

Enfin nous osâmes regarder derrière nous. Jugez de notre stupeur. Le loup nous suivait tranquille comme un petit âne chargé. Il portait mon alphabet à sa gueule !...



— Je crois, dit Pierrotte honteuse, que c'est *Tob*, le chien du vieux berger!

— Tob! criai-je.

Le chien arriva tout content et me rendit mon alphabet.



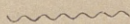
— Faudra pas dire que c'était un chien, murmura Pierrote, sur le seuil de l'école.

Bien entendu, j'avais la même pensée.

— Non, Pierrotte, je conterai que je l'ai tué d'un coup de livre. Not' maître ne demandera pas la leçon!...

Et pour être plus sûrs, nous jetâmes l'alphabet dans le gros poêle de la classe.

• Nous n'avons jamais revu ce loup!...









## La Fleur martyre

*Dédié à Paul Badin.*

Il était, sur une fenêtre, une fleur bleue, une fleur douce et triste comme un œil de mère qui a beaucoup pleuré.

Dans sa potiche de terre sèche, elle agonisait lentement depuis



huit jours, sans une goutte d'eau. La rue lui envoyait sa poussière empoisonnée, et, pareille à la petite poitrinaire que tuent les fatigues des rondes, mais qui ne veut plus se passer de ces fatigues,



la fleur penchait au dessus du bruit sa corolle bleue, bien grande ouverte. Elle guettait un coin du ruisseau où tourbillonnait une onde presque fraîche, un coin, là bas, près d'une borne-fontaine. Chaque matin elle se penchait davantage, espérant enfin tomber dans le vent pour être apportée doucement jusqu'à ce ruisseau inutile. — Mon Dieu, disait-elle, que d'eau perdue!.... Et elle ne pouvait détacher son regard bleu de la place bénie.

\*  
\* \*

Il était, derrière la fenêtre, une enfant blonde. Elle avait des joues roses comme l'aurore d'un ciel de printemps et les deux bras pleins de fossettes.

Elle riait toujours.

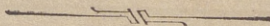
Une fois, finissant de déjeuner, un gros gâteau à la main, elle ouvrit la fenêtre. Puis, la poussière qui montait l'ayant fait tousser un peu, elle alla chercher un verre d'eau, d'une eau filtrée, limpide comme un diamant uni.

Elle but jusqu'à la dernière goutte....

....Et la fleur mourut.

\*  
\* \*

Ce n'est pas vous, monsieur Paul, vous si bon et si gentil, qui ne comprendriez pas les souffrances d'une fleur abandonnée.





## Paire de Chiens

A M. Jean Passerieux.

Dans le pays, tout le monde se posait cette question : « Pourquoi Monsieur de Grosse-Maison-Blanche ne tue-t-il pas la moindre pièce de gibier, alors qu'il a de si beaux chiens ? »

Ah ! voilà !.....

Tob et Tom étaient deux beaux chiens, en effet. Tob était



noir avec trois taches de *feu* sur le dos. Tom était *feu* avec trois taches noires. Et ces brigands s'entendaient comme deux voleurs au fond du même grenier.

Tob avait dit à Tom : « C'est assez que nous, chiens, nous chassions quand nous n'en avons pas envie, sans qu'il faille encore rapporter le gibier à notre maître. Je te propose, moi, d'enterrer lièvres et perdrix à une place marquée d'avance et, quand la chasse sera finie, nous irons souper. »



« Houah ! Houah !... » répondit Tom.

Ils signèrent un pacte. Chacun donna à l'autre un poil de son oreille et une paille de sa niche, et, dès le lendemain, ils débutèrent dans l'art de chasser pour leur propre compte.

Je dois dire qu'ils chassèrent mieux qu'auparavant. Monsieur



de Grosse-Maison-Blanche tirait-il une perdrix ? Aussitôt les deux garnements de partir à fond de train sur la bête blessée, de la pousser ferme dans un petit coin sûr, de creuser, à huit pattes, un trou derrière un arbre ou une pierre et de refermer le plus promptement possible ce garde-manger mystérieux.

Et Monsieur de Grosse-Maison-Blanche, pendant ce temps, examinait l'espace, doutant de la portée de son fusil.

Un fusil tout neuf !

Cela dura jusqu'au moment suprême où Tob et Tom eurent un différent.

Ils se disputèrent, un jour de fermeture, sur un énorme lièvre tout farci de serpolet. Tob tenait la tête, Tom tenait la queue et



on entendait des craquements dans la peau de la malheureuse victime qui respirait encore !...

« C'est pour mon trou du côté du vieux sapin ! » grognait Tob.

« C'est pour ma cachette, derrière le petit chêne ! » hurlait Tom.



Survint Monsieur de Grosse-Maison-Blanche un fouet à la main....

« Houah !... Houah !... » firent ensemble nos deux héros.

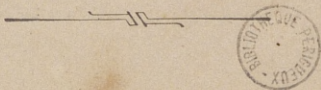
Et depuis ce jour de fermeture Tob et Tom courent moins vite en avant.

Ils ne volent plus !...

Si le joli petit garçon qui m'écoute là-bas veut une morale



à cette histoire, je lui dirai que la chasse est une très mauvaise chose, puisqu'elle force les gens à tuer les pauvres lièvres et à fouetter les pauvres chiens.





## TABLE DES MATIÈRES

Dédicace . . . . .	1
Réflexions d'un bon chat . . . . .	3
Nénette . . . . .	9
Fifi-le-Décidé . . . . .	15
La Mort d'une Poupée. . . . .	21
Le Filleul de la Lune . . . . .	23
Pierrot et Pierrotte . . . . .	39
La Fleur martyre . . . . .	47
Paire de Chiens. . . . .	49









*Achevé d'imprimer*

*par René Brissy, 9, rue de la Fidélité*

*le 29 décembre 1884*







